

La Conquête

Par Claude Marcil

À Tordesillas, le pape avait simplement tiré un trait sur une carte incomplète du monde. D'un côté du trait, tout ce qui serait découvert appartiendrait à l'Espagne; l'autre côté serait territoire portugais. Écartés du butin que représente l'Amérique, les autres rois européens sont entièrement d'accord avec François 1er, qui exige de voir la clause du testament d'Adam excluant la France de ce partage. Étant « civilisée et chrétienne », chaque nation d'Europe est certaine d'avoir, de ce fait, des droits sur le Nouveau Monde et ses habitants.

C'est donc à la recherche d'une route vers l'Asie que Français et Anglais lancent à leur tour des expéditions dans l'Atlantique, mais plus au nord cette fois, loin des terres nouvelles octroyées aux rois très chrétiens d'Espagne et du Portugal. Premiers arrivés en Amérique du Nord, les Français saisissent rapidement que la vraie richesse de ce pays est la fourrure. Maîtres d'oeuvre de l'exploration vers le coeur du continent à la recherche de sources d'approvisionnement, les Français seront talonnés par les Anglais qui, établis sur les rives de la baie d'Hudson, ont un accès privilégié au réservoir fabuleux du nord du Québec et des forêts de l'Ouest.

L'attrait des Européens pour la fourrure détermine l'allure de la conquête du Canada. Elle n'est pas brutale comme celle des Espagnols ou des Américains. Peu intéressés à cultiver — la colonisation devra même être une obligation attachée à l'octroi par le roi de France du monopole de la traite — les Français ne mènent pas ici ces terribles combats pour déloger les Indiens et s'installer sur leurs terres. Situés dans le cadre d'un échange commercial où les Blancs ont besoin des Indiens pour s'approvisionner, les relations entre les deux groupes seront meilleures.

À long terme, cette conquête sera tout aussi destructrice: les Blancs apportent avec eux des maladies qui vont décimer les populations locales, incapables de se défendre contre cette agression biologique. L'impact sur les Indiens est important; devant ces catastrophes, ils se sentent abandonnés de leurs dieux. Le commerce avec les Blancs altère profondément le mode de vie traditionnel : l'acquisition de biens européens, tels les instruments de métal dont ils ne pourront plus désormais se passer, les rendra dépendants du conquérant. En outre, l'exploitation systématique des réservoirs de castor, jointe à l'intensité inconséquente du commerce, amènera bientôt les Indiens à modifier leurs alliances et à entrer en compétition les uns avec les autres.

À ceci, il faut ajouter les guerres européennes qui débordent aussi dans les colonies. Entre 1689 et 1763, l'Angleterre connaît 38 ans de guerre contre la France ou l'Espagne; entre Français et Anglais, entre Américains et Britanniques, les affrontements sont nombreux. Les Indiens qui viennent grossir les troupes de leurs alliés Blancs sont ainsi associés à des conflits dévastateurs pour eux: le massacre de la Huronie par les Iroquois est un épisode de la guerre entre les Français et les Anglais, et le démembrement de la puissante Ligue des Cinq Nations, une conséquence de la guerre d'indépendance américaine.

Au Canada, malgré tout, ce n'est pas avant le XIXe siècle que se manifeste la volonté politique systématique de briser ou de contrôler les Indiens; pas avant que la colonie, devenue pays, n'ait besoin de terres pour établir ses colons et agrandir ses frontières. A ce moment, les Indiens, affaiblis par deux cent cinquante ans d'échange avec les Blancs, auront peu de résistance à leur offrir.

La Recherche de la route vers l'Asie: de l'or et des métaux précieux

Informés des voyages de Colomb, les marchands anglais du XVe siècle commanditent une expédition après l'autre dans l'Atlantique Nord, afin de trouver avant tout le monde le passage vers l'Asie. C'est au cours d'une de ces expéditions qu'ils découvrent les prolifiques bancs de morue de l'île de Terre-Neuve. Cabot raconte qu'on n'avait qu'à plonger dans l'eau un seau alourdi d'une pierre pour le ramener plein de morues. Les pêcheurs basques, espagnols, bretons, normands et portugais s'y précipitent. Dès la fin du XVe siècle, l'exploitation des bancs de Terre-Neuve se fait sur une grande échelle. Graduellement, les pêcheurs commencent à sécher la morue sur la terre ferme, le long des côtes de Terre-Neuve. De là, en remontant par le détroit de Belle-Isle, ils pénètrent dans le golfe Saint Laurent, qu'on croit alors être une baie. Ce sont les premiers Européens à entrer en contact avec la grande famille des Algonquins.

Du Labrador à l'Alaska, s'étend une zone écologique immense, la forêt boréale, royaume des conifères, des lacs et de l'hiver. Deux groupes se partagent le territoire: les Dénés, de l'Alaska à la baie d'Hudson, et les tribus de la famille algonquine — Cris, Innus (Montagnais), Attikameks, Naskapis et Algonquins proprement dits — qui chassent de la baie d'Hudson au Labrador. Dans ce milieu difficile, les chasseurs sont constamment en quête de nourriture: chez les Naskapis de la toundra québécoise, entièrement dépendants du caribou, par exemple, chaque famille a besoin d'environ 250 bêtes par année pour assurer sa subsistance. Aussi, les chasseurs de la forêt boréale se dispersent-ils pour répartir leurs chances de succès; on partage ensuite. A la fin de l'été, la bande éclate en petits groupes d'une vingtaine de personnes, toutes parentes, qui rejoignent un territoire de chasse dont ils connaissent à fond la faune et la flore. Ce mode de vie détermine le contenu des légendes et l'essentiel de l'éducation des enfants.

Dans la forêt, chacun est son propre maître; si on suit généralement l'avis du chasseur le plus expérimenté, c'est parce qu'il s'est gagné le respect des autres. Si sa parole a du poids, elle ne peut cependant obliger qui que ce soit. Personne ne se sent lié par la décision de la majorité. Même attitude devant la religion: chacun reste maître de sa vie spirituelle et, dans ce domaine, le sens de la hiérarchie n'existe pas, sauf en de rares circonstances où s'impose l'autorité du shaman.

Au printemps, les chasseurs se retrouvent en bandes à l'embouchure des rivières: les Attikameks sur le Saint Maurice, les Cris à la baie James ou au lac Saint-Jean, selon l'occasion, et les Innus au lac Saint-Jean ou le long du Saint-Laurent. Entre Naskapis, Innus, Attikameks, Cris et Algonquins, les relations — par le réseau hydrographique du Québec — sont régulières. Tous ces chasseurs se comprennent fort bien entre eux: le cri est le latin des langues de la famille algonquine et les langages différents ne sont pas une barrière à la communication entre groupes; le mode de vie, encore moins.

Il n'y a pas que des chasseurs dans l'Est canadien. Avec 4000 ans de retard sur le Mexique, le maïs, les courges, les haricots sont enfin parvenus dans la vallée du Saint Laurent depuis le Sud-Ouest américain, par le Mississipi, l'Ohio et les Grands Lacs. Autour de l'an mille, les fermiers des tribus agricoles, appelés les Iroquoiens, habitent de longues maisons réunies en villages, le long des rives du Saint-Laurent et du lac Ontario. Deux établissements plus importants se distinguent, l'un autour de l'île de Montréal, l'autre près du cap Diamant. Avant tout agriculteurs, les Iroquoiens s'adonnent aussi à la chasse et à la pêche. L'été, ils partent de Stadaconné, d'Achelacy, de Starnanam et d'Ajoaste (.Villages situés entre Portneuf et l'Île-aux-Coudres.), pour chasser le phoque sur la côte nord, ou pêcher dans les eaux de la péninsule de Gaspé.

En 1534, le capitaine Jacques Cartier reçoit du roi de France un mandat bien précis: trouver de l'or et des épices dans ces régions fréquentées par les morutiers depuis plus d'un demi-siècle. Cette même année, il jette l'ancre dans la baie des Chaleurs, à la limite du territoire des Micmacs, qui, depuis le cap Breton, s'étend d'un côté vers la Nouvelle Ecosse et de l'autre vers la Gaspésie. Visiblement, ce n'est pas la première fois que les Micmacs voient des Européens car ils ne manifestent ni crainte ni surprise; ils vont simplement chercher des fourrures et demandent à les échanger. Cartier, lui, prend peur et fait tirer du canon; ce n'est que le lendemain qu'il entreprend de commercer avec les Indiens.

Poursuivant son voyage, le Français entre dans la baie de Gaspé, où se sont rassemblés trois cents Iroquoiens en expédition de pêche. C'est la prise de possession officielle du territoire: Cartier fait ériger une croix qui porte fleurs de lys et l'inscription «Vive le roi de France». Dans un de ces petits livres d'histoire qui nous ont donné l'essentiel de nos idées sur les Indiens, Laviolette écrivait: «*Cartier ne sait pas parler la langue des Indiens. Mais il tâche de leur parler du Bon Dieu par signes. Il leur donne des couteaux, des bracelets, des anneaux, des chapelets. Le Grand Chef est très content, lui aussi veut faire un cadeau. Et il donne ses deux enfants à Cartier.*» (Guy Laviolette. *Histoire du Canada, 3e année*, La Prairie, Québec. Procure des Frères de l'instruction chrétienne. Ottawa. 1952. p. 13.)

En vérité, voyant tout le cérémonial qui avait accompagné l'érection de la croix, le chef de l'expédition de pêche, Donnacona, accompagné de quelques hommes, se rend aussitôt sur le navire des Français pour protester contre ce geste. Ils sont faits prisonniers et Cartier retient les deux fils de Donnacona en otages. Celui-ci n'a plus qu'à s'incliner devant la présence des Français. Lors de voyages subséquents, les relations avec les Indiens vont se détériorer: par ignorance autant que par mépris, Cartier rejette délibérément les us et coutumes, de même que les services que lui offrent les Indiens.

En septembre de l'année suivante, Donnacona apprend que Cartier, de retour, est piloté sur le Saint-Laurent par ses deux fils qui lui révèlent ainsi le deuxième grand axe de pénétration de l'Amérique, l'autre étant le Mississippi. Cartier s'ancre devant Stadaconé. Refusant l'alliance avec ses habitants, il entreprend la construction d'un fort armé. Insulte directe aux gens du lieu, c'est aussi le signe que les Français s'installent pour de bon. Cartier poursuit ses explorations jusqu'à Hochelaga.

Regardant de bien haut les Indiens, les Français ne s'inquiètent pas de leur mise en garde contre les rigueurs de l'hiver qui s'en vient: Saint-Malo est à la même latitude que Québec et Cartier connaît déjà nos étés chauds et nos automnes supportables. C'est le choc: quatre pieds de neige, le fleuve gèle dès le 15 novembre. Vingt-cinq hommes mourront, emportés par le scorbut. Pendant l'hiver, les relations entre Indiens et Blancs ne s'améliorent pas. Avant de repartir, Cartier kidnappe Donnacona et enlève, encore une fois, ses deux fils. Ces « prisonniers politiques » ne reverront jamais les rives du Saint-Laurent.

Cartier reviendra six mois plus tard, non plus comme chef, mais comme membre de l'expédition dirigée par le Sieur de Roberval, qui va tenter un établissement au pays.

Aux Indiens sceptiques de Stadaconé, il raconte que Donnacona est mort (ce qui est vrai), et que ses fils sont devenus de grands seigneurs désireux de demeurer en France, ce qui est faux, bien entendu. L'établissement tenté à Cap Rouge est un désastre. Pendant l'hiver, des rumeurs d'accrochages entre Indiens et Blancs parviennent en France; on dit que 35 Européens sont morts. Lorsque l'été arrive, les Français en ont assez, ils prennent le chemin du retour sans plus attendre l'arrivée imminente du chef de l'expédition, le Sieur de Roberval. Ils le rencontreront toutefois devant Terre-Neuve, où, malgré l'ordre formel de son chef, Cartier refuse de rebrousser chemin. Sûr de lui, ayant dans ses cales de l'or et des diamants, qui sauront bien excuser ce manque à la discipline, Cartier profite de la nuit pour faire voile vers la France.

Malheureusement pour lui, il ne transporte que du quartz et de la pyrite de fer. Le ridicule est à son comble, qu'illustre bien l'expression «faux comme les diamants du Canada». Et Cartier va enterrer son dépit en son manoir de Saint-Malo. Le retour de Roberval marque plus ou moins la fin de ces grandes expéditions ayant pour but de trouver de l'or et des pierres précieuses.

La Fourrure

Pendant toute la période qui précède, de plus en plus de pêcheurs européens entrent dans le golfe du Saint-Laurent et troquent des fourrures avec les Innus de la Côte Nord ou avec les Micmacs de la Côte atlantique. Dès lors, les Indiens se mettent à chasser en fonction de la traite qui s'amplifie et leur apporte ces produits européens devenus rapidement indispensables.

Un virage s'amorce, qui conduira au déclin de leur mode de vie traditionnel. Ainsi la trappe, nettement différente de la chasse, les amène de plus en plus souvent, et de plus en

plus loin dans les bois. Ils en arrivent parfois à exploiter des territoires qui ne sont pas les leurs et cet empiètement accentue les risques de querelles entre Indiens.

De plus, la trappe des petits animaux à fourrure, contrairement à la chasse, ne nourrit pas; l'habitude se prend donc d'échanger des fourrures contre des aliments nouveaux comme la farine. Ainsi, les Innus qui s'adonnent intensément au troc commencent à échanger la fourrure trappée par les Cris contre des produits usagers européens. Les marmites de fer par exemple deviennent indispensables et les objets en métal, aiguilles, couteaux, nettement plus solides que les outils en pierre. Chaque nation protège jalousement son territoire et les Algonquins doivent demander la permission ou payer un droit de passage pour amener leurs peaux de castors à Tadoussac.

La demande européenne pour les fourrures augmente sans cesse, et bientôt les navires de commerce sont aussi nombreux que les bateaux de pêche sur le Saint-Laurent. Aucune organisation encore: Innus et Micmacs vendent à qui ils le désirent; ils ont le choix. En 1578, par exemple, une vingtaine de navires remontent le Saint-Laurent, commerçants, pêcheurs français ou basques venus chasser la baleine, etc., dont plusieurs s'arrêtent à Tadoussac, lieu de rassemblement traditionnel des Innus.

Certains Français en ont cependant assez de tous ces Européens indépendants qui viennent chaque année à Tadoussac. Ils veulent obtenir le monopole de la traite et, pour cela, il leur faut des alliances plus solides, plus formelles avec les Indiens, particulièrement avec les Innus, qui contrôlent le Saguenay et une partie du St-Laurent.

Plus loin sur le Saint-Laurent, les maisons longues sont désertes, le maïs ne pousse plus: les petits villages qui balisaient la route de l'Île-aux-Coudres à Montréal au temps de Cartier ont disparu. Aujourd'hui encore, on ignore ce qu'en sont devenus les habitants. Exterminés par d'autres fermiers comme ceux du lac Ontario? Ou encore par les Innus? Emportés par la maladie? Assimilés par les Mohawks, ces Iroquois du Richelieu? Entre le départ de Cartier et l'arrivée de Champlain, les fermiers disparaissent de la vallée du Saint-Laurent seulement, car à un millier de kilomètres plus loin, sur les bords des lacs Érié et Ontario, des milliers de fermiers continuent à cultiver et à produire en abondance le maïs et le tabac. Au moins dix-sept tribus ayant la même armature sociale, une langue et une culture similaires et vivant surtout d'agriculture, peuplent de nombreux villages dans la péninsule ontarienne et le nord de l'actuel État de New York.



Le pays des iroquois



[Les iroquois en 1650](#)

Ces fermiers ne s'entendent pas toujours entre eux et certaines tribus se sont regroupées pour former des confédérations, conformément aux enseignements du prophète Deganawidah, qui est venu parmi eux quelques générations avant l'arrivée des Européens, accompagné de son porte-parole Hiawatha. Ils ont exposé aux fermiers que leur territoire est à l'image de ces maisons longues qu'ils habitent tous: une porte aux deux extrémités, les différents clans et peuples entre les deux et un feu principal au milieu. Ce prophète leur a aussi enseigné les mécanismes permet tant à chaque nation de garder sa pleine autonomie tout en s'associant aux autres peuples du territoire de la « maison longue». Ces enseignements et l'histoire de Deganawidah et de son porte-parole devinrent la Bible de cinq nations qui se soudent pour devenir la Ligue iroquoise, la Ligue du peuple de la longue maison. Près du lac Erié, les Sénécas gardent la « porte» de l'ouest alors que le Richelieu et l'Hudson, « porte» de l'est, étaient défendus par les Mohawks. Entre les deux vivent d'autres nations, dont celle des Onondagas, gardiens du Feu sacré et des traditions et siège de la Ligue iroquoise. C'est autour du Feu sacré que les membres de la Ligue iroquoise se rencontrent plusieurs fois par année pour recevoir des ambassadeurs, discuter d'affaires tribales et décider de la paix ou de la guerre avec leurs ennemis traditionnels: les Hurons, les plus nordiques des fermiers.

Deux fois plus nombreux que les Iroquois, quelque 20000 Hurons habitent à l'extrême limite nordique cultivable du Nouveau Monde, près du lac qui porte leur nom, le territoire le plus densément peuplé du Canada amérindien. Au sud, les Hurons font pousser du maïs, plus qu'il ne leur en faut pour se nourrir; au nord, l'agriculture est impossible mais les animaux sont nombreux. Tout près de leur territoire, la route de canotage la plus connue et la plus fréquentée par les Algonquins relie les Grands Lacs de l'ouest à la vallée du Saint-Laurent, par l'Outaouais. Les échanges sont nombreux entre Algonquins et Hurons et le commerce rapporte aux deux: les produits agricoles permettent aux Algonquins de tenir le coup si la saison de chasse est mauvaise, et leur viande est une denrée précieuse pour les Hurons qui ont épuisé le gibier autour de leurs villages. Au cours des siècles, l'intensification de ces échanges fait de la Huronie la plaque tournante du commerce indien. On a, par exemple, retrouvé du tabac huron chez les Naskapis de l'Ungava. La Confédération des Hurons et la Ligue iroquoise sont donc les deux seuls intermédiaires possibles pour qui veut accéder au commerce des Grands Lacs. Ce carrefour des eaux de l'Atlantique, du golfe du Mexique, de la baie d'Hudson et des Plaines de l'ouest est aussi un gigantesque réservoir à castors. Cette caractéristique en fera un des territoires les plus convoités par les Blancs. Mais, pour l'instant, le castor n'intéresse ni les Iroquois ni les Hurons, et les Blancs, seuls acheteurs, n'ont pas encore dépassé Tadoussac.

Lorsque Champlain arrive à Tadoussac en 1603, il signe une alliance avec plus d'un millier d'Innus et d'Algonquins, qui fêtent une victoire récente contre les Mohawks. L'objectif premier est bien sûr d'accorder aux Français le monopole du commerce de la fourrure, mais on s'occupe aussi de l'installation de quelques colons. Selon la tradition orale innue, l'entente disait à peu près ceci : les Français peuvent semer du blé sur la frange de notre territoire en bordure du fleuve que nous n'occupons que l'été. Lorsque la chasse ne sera pas fructueuse, ce qui est régulier, les Français donneront aux Indiens une partie du blé qu'ils y auront cultivé. C'est avec la permission des Innus et des Algonquins que Champlain fonde, en 1608, le comptoir de Québec et, l'année suivante, il accompagne ses alliés dans une expédition contre les Mohawks. Les dés sont jetés pour

longtemps: d'un côté les membres de la famille algonquine alliés aux Français, de l'autre les Iroquois, isolés pour l'instant, mais qui s'allieront tout naturellement aux adversaires des Français (les Hollandais, puis les Anglais).

En juillet 1615, Champlain se rend dans la lointaine Huronie pour conclure une alliance qui drainera, grâce aux commerçants hurons, la fourrure des Grands Lacs vers les acheteurs français. Désormais, chaque année, 60 canots et 200 hommes descendent le Saint-Laurent, apportant en moyenne 10000 peaux. Même si le gros du commerce se fait maintenant avec les Hurons, il se poursuit partout ailleurs avec les autres nations.

Mais la nouvelle alliance est un événement politique important: elle modifie considérablement les rapports traditionnels entre les Hurons et les Iroquois. Entourés d'ennemis maintenant très forts et désirant briser leur isolement, les Iroquois se tournent vers les Hollandais de l'Hudson. Contre des armes, ils leur offrent des fourrures piratées aux convois français qui descendent le Saint Laurent. Dès lors, les accrochages entre les Iroquois et les Français et leurs alliés deviendront réguliers, ce qui vaudra aux premiers d'être considérés comme « les méchants » dans nos livres d'histoire.

La présence grandissante des Français sur les rives du Saint-Laurent accroît nécessairement les échanges et des modifications culturelles s'ensuivent pour les Indiens. La trappe n'est d'ailleurs plus le seul moyen de se procurer des fourrures, car le troc des produits européens avec des tribus qui ne sont pas en contact avec les Blancs se développe: ainsi, les Innus revendent aux Naskapis de la toundra et les Micmacs font de même avec les Abénaquis de la Nouvelle-Angleterre.

À leur tour, les Français subissent l'influence indienne; ils ont compris que ce pays est invivable pour qui ne s'y adapte pas. Si Cartier n'a jamais voulu échanger ses lourdes chaloupes pour le canot d'écorce, à l'époque de Champlain, les Français ont déjà emprunté aux Indiens leurs canots, les raquettes, une partie de leur habillement de même que certains comportements purement indiens. Les interprètes qui connaissent bien la langue et les manières indiennes sont les premiers à s'assimiler et cela, au grand désespoir d'une élite qui voudrait transporter ici son petit coin de France, lois, mentalités et religion comprises. Malheureusement pour elle, les interprètes, quoique d'un mauvais exemple, sont absolument indispensables et vivent fort bien. Etienne Brûlé, qui parle couramment le huron et a ses entrées dans plusieurs tribus, gagne autant que Champlain, gouverneur de la colonie. Les bonnes âmes déplorent d'autant plus que les Français deviennent plus « sauvages » que les « sauvages » qu'après des années d'évangélisation, les Récollets doivent conclure à un échec: en 1625, dix ans après leur arrivée, ils n'ont pas encore converti un seul Indien.

Arrivés en 1615 pour évangéliser les païens, les Récollets ont vainement tenté de suivre les Innus à la chasse. Croyant plus facile de prêcher la bonne nouvelle à des sédentaires, comme les Hurons, les Pères doivent déchanter. Imposer une croyance personnelle sous l'égide d'une autorité religieuse se révèle impossible chez un peuple qui n'a pas de spécialistes du culte. A quoi il faut ajouter que les mots n'existent tout simplement pas en langue huronne pour traduire « la foi », « la tentation », « la justice punitive », etc. Lorsqu'on arrive aux anges et à la Sainte Trinité, les problèmes de langage sont carrément insolubles. On peut parler de mésentente ou de malentendu complet entre les Récollets et leurs ouailles.

Pour les premiers, qui veulent voir la pratique religieuse comme on la connaît en France se reproduire ici, la vie indienne n'est qu'absence de discipline, ignorance de la loi et du gouvernement. De leur côté, les Hurons n'arrivent tout simplement pas à comprendre la morale française du XVI^e siècle. Voici comment un Huron expliquait patiemment à un Récollet sa pensée au sujet du mariage: « Ne vois-tu pas bien que tu n'as pas d'esprit? Ma femme ne s'accommode pas de moi et je ne m'accommode pas d'elle; elle s'accordera bien avec un tel qui ne s'accorde pas bien avec sa femme. Pourquoi veux-tu que nous soyons quatre malheureux le reste de nos jours? »

En 1629, lors de la prise de Québec par les frères Kirke, les Récollets et les quelques Jésuites à peine débarqués quittent la Nouvelle-France. Lorsque les Français reviennent au pays en 1632, les Jésuites ont obtenu l'exclusivité missionnaire. Pour eux, l'alliance commerciale va de pair avec l'alliance religieuse. Contrairement à ces derniers qui voulaient faire des Français avec les Indiens pour mieux les christianiser, les Jésuites, se basant sur les expériences du Paraguay, ont une approche toute différente de celles des Récollets. Ils vont tenter d'isoler les Indiens afin d'obtenir de rapides conversions qui devraient avoir un effet d'entraînement. A Sillery, où ils essaient de transplanter des Algonquins, l'expérience est décevante. A Oka, à Kahnawake, à Saint-François et à Bécancour, où ils accueillent des réfugiés des Etats-Unis, ils connaissent plus de succès. Par ailleurs, l'échec qu'ils ont connu en essayant d'appliquer aux jeunes Innus et Algonquins les méthodes pédagogiques françaises ou en essayant de convertir les aînés dans leurs déplacements en forêt les ont convaincus : « Les Montagnais consacrent toutes leurs énergies à survivre et ils n'ont pas, pour ainsi dire, le temps de se sauver eux-mêmes. » Mais les Innus seront désormais tranquilles ; le prochain effort systématique pour les convertir viendra des Oblats, autour des années 1850.

C'est à la Huronie, agricole, sédentaire et commerciale, que les Jésuites vont consacrer l'essentiel de leurs démarches. Cependant, apportées par les explorateurs et les missionnaires, trois épidémies fauchent dix mille Hurons en moins de cinq ans, la moitié de la population. Les survivants sont partagés à l'égard des Blancs ; certains deviennent carrément hostiles envers les missionnaires, qu'ils accusent d'être, sans trop savoir comment, responsables des maladies; d'autres, subjugués par les Blancs toujours plus nombreux et de plus en plus capables de se débrouiller dans leur milieu, et donc de les dominer, deviennent chrétiens. Les convertis obtiennent des privilèges que les autres n'ont pas; ils peuvent même obtenir des armes à feu. Entre la Ligue Iroquoise qui n'a plus de fourrures sur son territoire, mais qui forme un bloc solide armé par les Hollandais puis par les Anglais qui les remplacent, et les Hurons dont le commerce est florissant, mais qui sont brisés par la maladie, divisés par la religion et mal armés par leurs alliés, le rapport de force deviendra rapidement inégal.

Du côté civil, les Français tentent aussi d'imposer leurs méthodes, ce qui ne va pas sans problèmes. Le conseil des chefs que Champlain a voulu mettre sur pied, pour régulariser les relations avec ses alliés Innus et Algonquins, est rejeté par les Indiens. Ceux-ci ont horreur du monopole et de l'autorité ; ils préfèrent vendre à qui ils veulent, alors que la Compagnie des Cent-Associés désire être le seul acheteur et pouvoir ainsi fixer des prix que les Indiens devront accepter. C'est pourquoi ceux-ci n'ont pas le sentiment d'un désastre quand les Anglais s'emparent de Québec en 1629; ce sont d'autres Blancs avec qui ils pourront commercer, voilà tout.

Dans la colonie, un nouveau tissu social se crée. En dépit de quelques aspects négatifs, Indiens et Français trouvent des avantages à échanger. Pour les Indiens, les Blancs représentent un mode de vie « amélioré », en dépit des ravages de l'alcool, ainsi qu'une alliance non négligeable contre leurs ennemis traditionnels. Pour les Français, les Indiens sont l'intermédiaire indispensable d'un commerce florissant, ceux qui leur permettent, grâce à leur connaissance du pays, une exploration toujours plus poussée vers le cœur du continent. Et si les Blancs portent atteinte à la culture indienne, ce n'est pas par la violence, même s'il est certain que les autorités françaises ont peu de respect pour les sociétés réduites et peu développées, selon les standards européens : elles ne sauraient que servir leurs besoins. La dépendance économique, les épidémies, les réservoirs à fourrures qu'on doit aussitôt remplacer par d'autres, toujours plus lointains, ne sont que les conséquences, dont on ne perçoit sans doute pas les effets négatifs, d'un commerce auquel chacun veut participer. Quant à l'alliance militaire, elle va de soi.

Au début des années 1640, quand leur offensive commence, les membres de la Ligue iroquoise sont surtout des « pirates de la fourrure » qui s'emparent des flottilles de canots hurons descendant l'Outaouais vers Montréal, bien qu'à la même époque, d'autres membres de la Ligue commencent à attaquer les colons français chez eux. La position stratégique des Mohawks sur la rivière Richelieu leur permet en effet de ravager, avec une relative impunité, les rives de l'Outaouais et celles du Saint-Laurent. Pendant toute la décennie, les Iroquois vont couper régulièrement le cordon ombilical du commerce de la fourrure, l'Outaouais et détourner leurs prises vers les comptoirs hollandais de l'Hudson et d'Albany. Entrecoupée d'agressions et de trêves, la traite se poursuit tant bien que mal quand, vers la fin des années 1640, les Iroquois changent de tactique et décident d'abattre la Huronie.

En 1648, un millier de guerriers passent à l'attaque : l'un après l'autre, les villages hurons tombent ; le seul endroit sûr est la mission des Jésuites à Saint-Joseph, près de la baie Georgienne. C'est là que se réfugient ceux qui choisissent de ne pas s'assimiler au vainqueur, comme c'est la coutume chez les Iroquois. Répit momentané : devant la menace qui augmente, on doit même abandonner la mission, dernier poste français en Huronie. Juifs errants de l'époque, les Hurons se réfugient partout autour des Grands Lacs, entre autres dans les tribus de leurs anciens partenaires commerciaux, les Ojibways. Trois cent Hurons chrétiens abandonnent définitivement leur pays et, suivant les Français, vont se mettre en sécurité à l'île d'Orléans. Un an plus tard, la majorité d'entre eux préféreront revenir pour s'assimiler aux Iroquois vainqueurs. Seul un noyau de résistants s'y refuse ; après quelques années à Sillery, ceux qui restent s'établissent à Lorette, à quelques kilomètres de Québec.

La Huronie écrasée, la Ligue se tourne ensuite contre les alliés des vaincus : elle envahit l'Abitibi, remonte le Saguenay, traverse le lac Saint-Jean pour semer la terreur en territoire cri. Elle se rend même jusqu'à la baie James. En Nouvelle-France, aucun des 2 500 colons n'est à l'abri. Les Iroquois contrôlent les voies fluviales et la traite est interrompue. Le roi Louis XIV devra envoyer le régiment de Carignan pour que la paix soit signée. Malgré les accrochages continus jusqu'à la fin du siècle — la paix ne se fait totalement qu'en 1701, lors de la signature de la Grande Paix — le commerce reprend à la fin de la guerre, dans les années 1680.

Mais les temps ont changé; avec sa petite famille, le castor est un sédentaire; il n'émigre pas. Trappé sans relâche depuis les débuts de la colonie, il a presque disparu de la vallée du Saint-Laurent et de l'Outaouais. Lorsque la traite reprend, après la signature de la paix avec la Ligue, il faut aller chercher les fourrures beaucoup plus loin vers l'ouest, c'est-à-dire Michilimakinak et Sault Sainte-Marie. Durant les années qui suivent, les habitants du Saint-Laurent sont partout autour des Grands Lacs: c'est la grande époque des coureurs des bois et des explorateurs. Cavalier de Lasalle se rend même jusqu'en Louisiane. Les Indiens ne viennent plus aux grandes foires de Montréal; ce sont les Blancs qui vont chercher les fourrures sur place. Autour des Grands Lacs, ils font connaissance avec d'autres membres de la famille algonquine, dont les Ojibways, avec qui ils entretiennent de bonnes relations. Mais en dépit de ces excellents rapports commerciaux, les Français doivent affronter un nouvel adversaire, et de taille: la Compagnie de la baie d'Hudson.

Ce sont les coureurs de bois Radisson et Desgroseillers qui, les premiers, ont l'idée que le grand réservoir à fourrures de la baie d'Hudson serait plus facilement et plus rapidement accessible en passant par la baie elle-même, plutôt que par la longue route du Saguenay ou des Grands Lacs. Déboutés par les Français, ils se tournent vers le roi d'Angleterre qui leur accorde un navire et la permission de faire la traite dans la région de la baie James. Commerce profitable! Les Blancs, qui ont apporté pour 650\$ de marchandises, achètent des peaux de castors pour une valeur de 90000\$. Sans consulter les Indiens, il va de soi, le roi accorde à la Compagnie la concession des terres baignées par les rivières qui se jettent dans la baie d'Hudson: un immense empire qui représente à peu près 40% du Canada actuel.



Le territoire de la Baie d'Hudson

Il devient alors beaucoup plus avantageux pour les Cris de descendre les rivières de leur pays, qui se jettent dans la baie James, pour commercer au poste de la Baie, que de descendre au lac Saint-Jean, pour y obtenir des produits de seconde main. Les postes de la Baie drainent désormais les fourrures de la forêt boréale. Contrairement aux Français qui connaissent la forêt, les langues indiennes et les coutumes des différentes tribus, les commis de la Baie, souvent originaires d'Ecosse, ne quittent presque pas leur poste et s'aventurent rarement en forêt. Mais comme les Français autour des Grands Lacs, ils apprennent que d'autres tribus vivent plus loin à l'ouest, les cavaliers des Plaines. La lutte commerciale entre Français et Anglais pour ce territoire ne connaîtra pas de répit.

Armés par les commerçants et attirés par le bison, les Cris de la forêt commencent à se déplacer vers l'ouest. Ils y deviennent les mortels ennemis de la Confédération des Pieds-Noirs, qui regroupe des tribus différentes, mais de traditions et de langues semblables et qui partagent les mêmes croyances en un Etre Suprême dont le messager serait le soleil. Jusqu'à l'arrivée du cheval, au XVIIIe siècle, ces cinq tribus ont vécu pacifiquement dans les Plaines, pratiquant la chasse au bison. L'arrivée du cheval modifie l'équilibre, les Indiens sont plus mobiles, ils se rencontrent plus souvent et la compétition pour la nourriture augmente. En 1731, les Indiens des Plaines rencontrent aussi La Vérendrye venu établir des postes de traite dans l'ouest, mais qui se heurtera en 1743 à la formidable barrière naturelle des Rocheuses.

En 1750, dix ans avant sa chute, la Nouvelle-France s'étend du Labrador à la Louisiane, de l'Acadie aux Rocheuses. Les colonies anglaises, pour leur part, se sentent bien à l'étroit entre les Espagnols au sud, en Floride, l'état tampon de la Ligue iroquoise au nord et les Français de l'autre côté des Appalaches. Manquant de terres, adossés à l'Atlantique, ils ne peuvent que se tourner vers l'ouest, vers les Appalaches, et menacent ainsi de couper en deux l'empire français, isolant le Québec de la Louisiane.

Dans ce nouveau conflit, Anglais et Français s'efforcent de convaincre les tribus de se ranger à leurs côtés. Même si beaucoup demeurent fidèles à l'alliance française, en 1760, les dés sont joués, la Nouvelle-France a vécu, les Anglais sont maîtres de la colonie.

Ils connaissent mal les Indiens, et Amherst, ce gouverneur militaire, se montre particulièrement maladroit. Un de ses premiers gestes est de supprimer les cadeaux d'alliance qu'échangeaient les Français avec les tribus des Grands Lacs et qui constituaient une reconnaissance tacite de leur suprématie sur le territoire. Envahies par les colons anglais pressés de déborder dans les Appalaches, ces tribus se révoltent en août 1763. En quelques mois, un chef ojibway, Pontiac, obtient l'appui de 18 tribus, du lac Ontario au Mississipi. Les Indiens se rendent maîtres de sept des neuf garnisons à l'ouest du Niagara et forcent l'abandon d'un dixième fort. Malgré les sollicitations des Britanniques, les Canadiens français sont réticents à se battre contre leurs anciens alliés. Dans une première mondiale de guerre bactériologique, Amherst envoie aux Indiens des couvertures infestées de petite vérole. Après sept ans de guerre, Pontiac est finalement vaincu, mais la politique indienne d'Amherst est condamnée. Les Britanniques changent d'attitude, conscients que tout risque de violence est néfaste à la colonisation.

En 1763, la Proclamation Royale s'étend aussi au Canada. On reconnaît donc que les Indiens ont des droits sur le territoire et que ces droits peuvent être cédés contre bénéfice, par traité, entre le gouvernement et les nations indiennes. Cet acte légal sert encore de

base, de nos jours, à la reconnaissance des droits territoriaux aborigènes, les principes qui y sont énoncés ayant été repris par l'Acte de l'Amérique du Nord britannique.

La traite des fourrures n'avait pas été interrompue longtemps. Après Tadoussac, Montréal et les Grands Lacs, les commerçants cherchent, à l'ouest cette fois, un territoire vierge, pas encore piégé. La lutte commerciale faisant rage entre les marchands écossais de Montréal, aidés par leurs équipes de Canadiens français expérimentés, et les hommes de la baie d'Hudson. Ces derniers sont bien obligés de quitter leur poste de traite pour solliciter directement les tribus des Plaines et celles du pays déné, plus au nord. Les Blancs sont plus nombreux dans l'ouest et les postes de traite compétiteurs s'élèvent l'un en face de l'autre aux points commerciaux importants.

Le pays déné, autour du fleuve Mackenzie, est devenu le nouvel Eldorado de la fourrure; pour puiser dans ce nouveau réservoir, les hommes de la Baie engagent une chaude lutte contre ceux de la Compagnie du Nord-Ouest. Ceux-ci font face à un sérieux problème de logistique: pour aller chercher les fourrures des territoires du Mackenzie et de l'Arthabaska, il leur faut parcourir 2000 milles en canot depuis Montréal. Les canots chargés de fourrures en provenance du Mackenzie doivent partir aussitôt que le fleuve est libre de glaces. A l'autre bout de la route, c'est la même chose : aussitôt les voiliers transatlantiques arrivés de Londres sur un Saint-Laurent lui aussi dégagé de ses glaces, les canots de marchandises européennes quittent Lachine pour aller à la rencontre des gens de l'ouest.



Les voyageurs

Pagayant sans relâche dix-huit heures par jour, les voyageurs de Montréal et ceux du nord se rencontrent à Grand Portage, sur les bords du lac Supérieur, là où se fait la grande division entre les eaux qui conduisent vers l'Arctique, le Mississippi, la baie d'Hudson et le Saint Laurent. Les « mangeurs de lard » venus du Saint-Laurent échangent leurs ballots contre ceux des « hivernants. », appelés ainsi parce qu'ils passent l'hiver dans l'ouest avec les Indiens.

L'éloignement des sources d'approvisionnement entraîne bientôt la suprématie de la Compagnie de la baie d'Hudson dans le commerce des fourrures. A cause de l'éloignement aussi, les mariages entre Blancs et Indiennes deviennent courants. Les « hivernants », Canadiens français ou Ecossais, n'ont pas le goût de revenir dans leur pays d'origine pour y apprécier les joies de l'administration britannique. Ayant pris des épouses indiennes, crie, dénée, sioux, pieds-noirs, ils s'installent à proximité des postes de traite et continuent d'y vivre lorsqu'ils se retirent. Leurs enfants, Métis, sont élevés autour des postes, dans la famille de leur mère ou quelquefois éduqués au Québec, dans la patrie de leur père. Plus vieux, ils s'engagent eux aussi dans la traite comme trappeurs, meneurs de canots, interprètes et surtout, comme fournisseurs de pemmican pour les voyageurs. A mi-chemin entre l'homme blanc et l'indien, les Métis élaborent un mode de vie qui combine les caractéristiques des deux. Cette double culture apparaît dans tout, depuis le vêtement jusqu'au loisir. Leur force cohésive prend sa source dans la chasse, au bison plus particulièrement. La grande chasse est l'événement le plus important de la vie des Métis, à laquelle participent des centaines d'entre eux; c'est un conseil para-militaire qui en assure l'organisation soignée, indispensable pour faire face au danger que représente un troupeau de bisons en mouvement. Ce conseil est l'embryon du Conseil des Métis, que Louis Riel aura l'idée de créer en période de troubles.

En 1800, 2000 Canadiens français et Métis travaillent en permanence à la traite dans l'ouest et fournissent la plupart des guides. Ils accompagnent Mackenzie lorsqu'il descend le fleuve du même nom — certain de déboucher dans le Pacifique — et que, déçu, il se retrouve dans l'Arctique. Il notera toutefois dans son journal la découverte de « small stoney flakes like petroleum ». Métis et Canadiens français seront encore à ses côtés quand il atteint finalement le Pacifique, un an plus tard.

Entre les Rocheuses et le Pacifique, s'étend une longue bande de terre allant de l'Alaska au nord de la Californie. Au large du rivage, un chapelet d'îles. Des montagnes Rocheuses, coulent deux fleuves majeurs, le Fraser et le Columbia. Avec cette combinaison d'îles, d'embouchures, de fleuves, de baies et de criques, la côte est un des plus riches territoires poissonniers du monde. En fait, la mer assure plus de nourriture que les habitants de cette région ne peuvent en absorber. Un proverbe indien ne dit-il pas:

« Lorsque la mer se retire, la table est servie. » Des palourdes, des morues et des flétans, et le oulachon, si riche en huile qu'on peut non seulement l'utiliser comme nourriture, mais aussi comme chandelle. Mais, par-dessus tout, il y a les saumons qui remontent les rivières pour se reproduire en grand nombre et, au large, les baleines, phoques, otaries, loutres.

Par leur richesse, les peuples du Pacifique sont un cas particulier. Aucune agriculture, aucun animal domestique, mais les ressources de la mer si abondantes que la population,

malgré sa densité, n'a pas à se préoccuper de se nourrir et peut, de ce fait, consacrer beaucoup de temps à l'élaboration d'une culture unique.

Réchauffé par des courants venus du Japon, le climat du littoral du Pacifique, quoique humide, n'est pas froid et la neige presque absente. Cela favorise la croissance des arbres et, en particulier, du cèdre. Ce bois tendre mais ferme, plein d'huiles naturelles qui lui permettent de durer très longtemps, sera un matériau privilégié par les peuples du littoral, à cause de sa longévité et de sa souplesse. Certains totems, ces mâts héraldiques sculptés dans le cèdre, par exemple, ont duré plus de cent ans. Ce bois qui, exposé à la vapeur, peut se courber sans rompre, permet aussi la fabrication de boîtes, d'ustensiles et même de vêtements, de couvertures ou de capes, faites de fibres tressées. Avec les troncs, on fabrique des canots géants, mesurant 18 mètres de long, portant trois tonnes métriques de cargaison, en plus d'une soixantaine de passagers. Ils voyagent le long des côtes, conduits par des navigateurs expérimentés.

Les Indiens habitant la côte du Pacifique n'ont en commun que la richesse et l'organisation sociale. Des guerres tribales régulières produisent des esclaves qui, avec le bas peuple et les nobles, forment les trois classes de la société de « nouveaux riches » du Pacifique. Chaque village, composé de maisons multifamiliales, est indépendant des autres collectivités, ce qui n'empêche aucunement les échanges. La vie sociale est très active. Des cérémonies et des fêtes marquent les principaux événements: naissance, première chasse, etc. On multiplie les assauts de prestige, puisqu'il faut constamment réaffirmer sa condition sociale et sa richesse. Ceci se concrétise dans une curieuse mais très importante manifestation: le potlach. Les chefs organisent ces potlachs dans leurs vastes maisons construites en planches de cèdre, dominées par leurs totems, au cours desquels ils distribuent de riches présents à leurs invités qui, par orgueil ou par vanité, font en retour une surenchère démentielle pour humilier leur hôte.

Bien avant Mackenzie, des Blancs étaient venus de l'est, plus précisément de la Sibérie, les Promyshleniki, cosaques trafiquants de fourrures. En 1741, au moment où La Vérendrye apercevait pour la première fois les Rocheuses, le bateau de Vitus Behring, qui laissa son nom au détroit, faisait naufrage à l'extrémité de la Sibérie. Les naufragés entendent alors parler d'îles situées à l'est et riches en fourrures, les Aléoutiennes. Aussitôt, d'île en île, les trafiquants s'emparent de la fourrure de loutre qui vaut une fortune sur le marché chinois de Canton et réduisent les Aléoutes en esclavage, les forçant à chasser pour eux. Ils imposent la langue russe et les missionnaires orthodoxes, envoyés spéciaux du tsar, débarquent en Alaska suivis par les premiers colons, pendant que l'avance russe se poursuit vers le sud, vers les tribus de la côte du Pacifique.

L'époque de la fourrure touche à sa fin. Le pays exploré d'un bout à l'autre, les Blancs vont s'installer partout. C'est dans cette période de colonisation par les Anglais que la répression des Indiens de l'ouest va prendre ses vraies couleurs. Au Québec aussi la colonisation envahit les territoires ancestraux des Indiens. Moins dure, totalement inconsciente des droits, us et coutumes des autochtones, elle sera tout aussi efficace à les refouler dans les réserves et à leur imposer la civilisation économique et religieuse des Blancs. Affaiblis par deux siècles de présence européenne, inférieurs en nombre et en moyens, les Indiens ne sont pas en mesure de résister. Les frontières des Etats sont tracées, l'Amérique est blanche.